

CLAUDIA PIÑEIRO

À toi

roman traduit de l'espagnol (Argentine)
par Romain Magras

ACTES SUD

Ernesto ne me faisait plus l'amour depuis plus d'un mois. Ou même deux, je ne sais plus trop. Ce n'était pas une chose à laquelle j'accordais énormément d'importance. Je tombe de fatigue, quand vient le soir. On ne dirait pas, mais les tâches ménagères, c'est épuisant si vous voulez que tout soit impeccable. Si cela ne tenait qu'à moi, je fermerais les yeux dès que je pose la tête sur mon oreiller. Mais je sais bien que, lorsque votre mari reste aussi longtemps sans vous solliciter, je ne sais pas, moi, il se dit tellement de choses... Je me suis dit qu'il fallait que j'en parle à Ernesto, que je lui demande s'il avait des problèmes. Et j'ai failli le faire. Mais après, j'ai pensé qu'il pouvait m'arriver la même chose qu'à ma mère, qui s'est tiré une balle dans le pied en allant poser des questions à mon père. Comme elle le trouvait un peu étrange, un jour, elle lui a demandé : "Il y a quelque chose qui ne va pas, Roberto ?" Et lui, il lui a répondu : "Oui, ce qui ne va pas, c'est que je ne te supporte plus !" Et là-dessus, il est parti en claquant la porte et nous ne l'avons plus jamais revu. Ma pauvre mère ! Et puis, j'avais ma petite idée sur ce qui n'allait pas chez Ernesto. Il travaillait comme un nègre, à longueur de journée et, dès qu'il avait un

peu de temps pour lui, il suivait un stage ou une formation ; dans ces conditions, comment voulez-vous qu'il ne rentre pas épuisé à la maison ? Alors, je me suis dit que, n'étant ni aveugle ni sotte, je n'avais pas à l'accabler de questions. Et à bien y regarder, ce qui m'apparaissait, c'est que nous avions une famille formidable, une fille sur le point de terminer ses études secondaires, une maison que beaucoup nous enviaient. Et qu'Ernesto m'aimait ; ça, personne ne pouvait dire le contraire. Il ne m'avait jamais laissée manquer de rien. Alors, je me suis sentie rassurée, et je me suis dit qu'à un moment ou un autre, le sexe allait bien revenir et qu'avec tout ce que j'avais, je ne devais pas me focaliser sur la seule chose qui me manquait. Surtout que nous ne sommes plus dans les années 1960 ; maintenant, tout le monde sait bien qu'il y a d'autres choses qui sont aussi, voire plus importantes que le sexe. La famille, la spiritualité, la complicité, l'harmonie. Combien y en a-t-il, des couples qui s'entendent divinement au lit et qui sont à couteaux tirés le reste du temps ? C'est vrai, quoi ! Pourquoi aller lui chercher des poux, comme avait fait ma mère ?

Cependant, peu de temps après, j'ai appris qu'Ernesto me trompait. Je cherchais un stylo et, n'en trouvant pas, j'ai ouvert sa serviette et voilà sur quoi je suis tombée : un cœur, dessiné au rouge à lèvres, traversé d'un "je t'aime" et signé "À toi". Une trouvaille des plus vulgaires qui, je dois le dire, m'a fait très mal. J'ai été tentée d'aller le trouver sur-le-champ, de lui coller ce papier sous le nez et de lui dire : "C'est quoi ça, sale enfoiré ?" Mais, heureusement, j'ai compté jusqu'à dix, j'ai pris une profonde inspiration, et je l'ai reposé à sa place. Pendant le dîner, j'ai eu du mal

à rester naturelle. Lali était dans un de ses mauvais jours où, à part Ernesto, personne n'arrive à la supporter. Moi, ses mines ne m'affectaient même plus, on ne pouvait pas refaire notre fille, je m'y étais habituée. C'était moins facile pour Ernesto. Il essayait de lui parler, mais elle répondait par monosyllabes. Et je n'étais pas en état d'arranger quoi que ce soit, j'en avais bien assez avec ce que je venais de découvrir. Je craignais quand même qu'il remarque quelque chose. Je ne laisse jamais de silences dans les conversations, je comble toujours les trous quand je vois que cela n'avance pas, c'est comme un don que j'ai. Pour ne pas éveiller de soupçons, je leur ai dit que je ne me sentais pas très bien, que j'avais la migraine. Et je crois qu'ils m'ont crue. Et, tandis qu'Ernesto monologuait avec Lali, de mon côté, j'imaginai ce que j'allais pouvoir lui dire. Car j'avais déjà renoncé à ma toute première idée d'aller lui demander des comptes. Que m'aurait-il répondu ? Que c'était un bout de papier signé, avec un cœur, sur lequel il était écrit "je t'aime". Non, c'était une question vraiment trop stupide. L'important était de savoir si ce papier représentait ou non quelque chose d'important à ses yeux. Car, en définitive, et même si c'est dur à accepter, nous, les femmes, un jour ou l'autre, il finit toujours par nous pousser des cornes. C'est comme la ménopause, elle peut arriver plus ou moins tard, mais aucune d'entre nous n'y échappe. Ce qu'il y a, c'est que certaines femmes ne s'en aperçoivent jamais. Et pour celles-là, les choses se passent mieux, car elles vivent comme si de rien n'était. En revanche, celles qui l'apprennent, comme moi, commencent à se poser beaucoup de questions, pour savoir avec qui il nous trompe, ce que nous avons fait pour mériter

ça, comment nous devons réagir, s'il faut pardonner ou pas, comment lui rendre la monnaie de sa pièce et, alors que notre mari coupable a peut-être déjà rompu avec sa maîtresse, nous nous sommes tellement monté la tête qu'il nous est ensuite impossible de passer l'éponge. À tel point que, parfois, nous tombons dans le travers d'inventer des détails et de rendre cette histoire beaucoup plus grave qu'elle ne l'était vraiment. Et moi, je ne voulais pas me tromper comme toutes ces femmes. Car, après tout, une femme qui dessinait un cœur au rouge à lèvres et qui signait "À toi" ne pouvait pas représenter grand-chose dans la vie d'Ernesto. Je le connaissais, mon Ernesto, c'était bien le genre de choses qu'il détestait. Je me suis dit qu'il devait avoir eu une pulsion ; de nos jours, les femmes n'ont pas froid aux yeux. Quand elles voient un type qui leur plaît, elles le cherchent, elles ne le lâchent pas et lui, s'il ne réagit pas, il a l'impression d'être un imbécile. Alors, je me suis dit que je n'avais aucune raison d'aller me planter devant lui et de lui faire un scandale pour un flirt qui, dans une semaine, ne serait plus que de l'histoire ancienne. Pas vrai ?

La seule chose qui importait, c'était que je reste vigilante et que je m'assure que leur relation s'en tenait là. J'ai commencé à lui faire les poches, à ouvrir son courrier, à contrôler son agenda, à décrocher l'autre combiné lorsqu'il était au téléphone. Tout ce que n'importe quelle femme ferait en pareille situation. Comme je m'y attendais, je n'ai rien trouvé d'important. Un ou deux petits mots, mais rien de probant. Jusqu'à ce que je remarque qu'Ernesto rentrait de plus en plus tard, qu'il allait aussi le week-end au bureau, bref, qu'il n'était jamais là. La seule

activité domestique qu'il ne négligeait pas, c'étaient les réunions pour le voyage de fin d'année de Lali. Pour tout le reste, il était aux abonnés absents. Alors j'ai commencé à m'alarmer car, s'il sortait encore avec cette femme, les choses pouvaient mal tourner. Un jour, je l'ai suivi. C'était un mardi, je m'en souviens car nous revenions d'une réunion d'information pour le voyage de Lali. Ernesto n'était déjà pas dans son assiette, mais cela ne me surprenait pas, car ce voyage le rendait hystérique. Je trouvais qu'il exagérait un peu ; c'est vrai que ce genre de voyages donne toujours lieu à des débordements, mais il faut savoir rester confiants, nous savions quelle éducation nous avions donnée à notre fille. Que faire de plus ? Ernesto voulait pouvoir tout contrôler, il trouvait que tout était mal organisé. Dès que nous sommes rentrés, Lali s'est enfermée dans sa chambre, elle passe son temps enfermée là-haut. Nous, nous sommes allés manger un morceau dans la cuisine. C'est là que le téléphone a sonné et qu'Ernesto a décroché. Il était tard, je dirais même une heure indue pour téléphoner chez les gens. Ernesto est devenu encore plus nerveux qu'il ne l'était déjà, il a commencé à hausser le ton et, à un moment, il est parti s'isoler dans le bureau pour discuter plus au calme. J'ai décroché le combiné de la cuisine et j'ai réussi à entendre ce qu'elle lui disait : "Si tu ne viens pas tout de suite, je ne réponds plus de rien." Et elle a raccroché. Ernesto est revenu dans la cuisine, il affectait un air naturel mais ses yeux brillaient, et il serrait la mâchoire. "Il y a un très gros problème au bureau, tout le système informatique est en train de bugger. – Vas-y, vas-y, Ernie, ce n'est rien, tu n'as qu'à aller tout remettre en route", lui ai-je dit. Quand il

est sorti, je lui ai emboîté le pas, je suis montée dans ma voiture et je l'ai suivi. Conduire, ce n'est pas mon truc, et encore moins la nuit, mais il s'agissait d'un cas de force majeure. Je n'allais pas appeler un taxi et lui dire, comme dans les séries télévisées : "Suivez cette voiture." Je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais découvrir ! Il est entré dans les bois de Palermo, puis il s'est garé. J'ai éteint mes phares pour qu'il ne me voie pas, je me suis arrêtée à cent mètres de lui, je suis descendue de voiture et je me suis approchée. Je me suis cachée derrière un tronc d'arbre. Et, tout de suite après, j'ai vu "À toi" qui arrivait à pied. C'était Alicia, sa secrétaire ; jamais je n'aurais cru cette femme capable de dessiner un cœur avec son rouge à lèvres et d'écrire "je t'aime" à un homme marié. C'était une femme que je trouvais même sympathique. Une femme jolie, simple, d'un style très proche du mien. Elle le rejoignit et se pendit à son cou. Elle voulait l'embrasser, mais il la repoussa. Ernesto avait l'air fâché. Ils commencèrent à se disputer. Elle pleurait, elle l'étreignait tandis que lui, il s'énervait de plus en plus. Je commençai à me sentir rassurée ; de toute évidence, leur relation n'était pas idyllique. En dix-sept ans de mariage, jamais Ernesto ne m'avait traitée de la sorte. Il voulut s'en aller et elle essaya de le retenir. Il se dégagea de son étreinte. Elle insista tellement qu'il finit par la pousser en arrière. Comble de malchance, elle vint heurter, tête la première, une souche qui se trouvait par terre, et elle tomba raide, comme morte. Alors, Ernesto devint comme fou, il se mit à la secouer, il prit son pouls, il essaya même de lui faire du bouche-à-bouche. Mais, hélas, le mal était fait. Je ne savais quel comportement adopter, je ne

pouvais pas venir me pointer là et lui dire, l'air de rien : "Tu veux un coup de main, Ernesto ?"

Alors, je fis ce qu'il y avait de plus sensé, je rentrai à la maison.